

EVGUENI ZAMIATINE

Nous

roman traduit du russe
par Hélène Henry

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

LES “OBLIQUES” D’EVGUENI ZAMIATINE

Pourquoi une nouvelle traduction ?

Quand, en 1920, Zamiatine écrit *Nous*, il a derrière lui plus de trente-cinq années d’une vie multiple et féconde. Né en 1884 à Lebedjan, une petite ville de la province de Tambov dans la Russie du Sud, réputée, dit-il dans son “Autobiographie”, “pour ses voleurs de chevaux et la pureté de sa langue russe”, il est, comme Anton Tchekhov, “bigame”, à la fois un ingénieur naval doué, sorti de l’Institut polytechnique de Saint-Pétersbourg, et, dès 1916, un écrivain reconnu et publié. Ses récits et ses longues nouvelles puisent leurs sujets dans sa vie semi-aventureuse, une vie, dit-il, fertile en “obliques” : il a voyagé en Russie et en Méditerranée ; il a été “bolchevique”, à Odessa en 1905 et plus tard à Saint-Pétersbourg et Helsinki ; révolutionnaire, il a connu le tribunal tsariste, la prison, la relégation ; ingénieur de talent, il a construit, pour le compte de la Russie, un brise-glace en Angleterre. Témoin sagace, écrivain exigeant, admirateur de Gogol, il a raillé dans ses écrits l’obscurantisme et la rigidité où qu’ils se manifestent ; et il est à la recherche d’un nouveau langage artistique pour dire le monde tel qu’il le voit.

À l’automne 1917, Zamiatine quitte le pays des “Insulaires” pour vivre en Russie “l’hiver joyeux et terrible 17-18, quand tout s’est mis en branle, a cinglé vers l’inconnu”. Il

accompagne l'élan qui soulève le monde culturel de son pays, et, requis par la machine éditoriale et pédagogique mise en place par le régime des Soviets, il lui dédie ses meilleures forces. Mais l'esprit de liberté critique qui est en lui veille, et c'est alors qu'il écrit *Nous*, ce roman violemment hérétique.

La traduction en français de *Nous* et sa publication chez Gallimard dans la collection "Jeunes Russes" dirigée par Boris de Schloezer et Brice Parain, avaient été, en 1929, l'un des jalons d'une histoire éditoriale longue et difficile. Écrit, au dire de son auteur, en 1920, le livre, dont le manuscrit n'a malheureusement pas été conservé, a été d'emblée envoyé par Zamiatine à l'excellent éditeur Grjebine (Petrograd-Moscou-Berlin), avec qui l'écrivain entretient des liens de travail réguliers. En 1923 se forme le projet d'une traduction de *Nous* vers l'anglais, qui paraîtra en 1924 à New York. Dans l'intervalle, le livre a été interdit de publication dans l'URSS nouvellement fondée. *Exit* Grjebine et tout autre éditeur. Des copies du texte circulent à Moscou et Leningrad. Une traduction en tchèque paraît à Prague en 1927, à l'initiative de Marc Slonime, en même temps que des extraits en russe – peut-être retraduits du tchèque – sont publiés dans la revue pragoise d'émigration *Volia Ros-sii*. En 1929, leur parution servira de prétexte pour des poursuites dont l'issue équivaut, Zamiatine le sait, à un verdict de "mort littéraire". Le régime, servi par les institutions littéraires à sa botte, cherche à museler certains acteurs culturels – Zamiatine, Pilniak, Boulgakov – coupables d'indépendance d'esprit. Dans une lettre envoyée à la *Lit gazeta*, l'hebdomadaire littéraire officiel, Zamiatine proteste vigoureusement, démonte point par point

les accusations qui concernent l'histoire des publications de *Nous*, et, concluant qu'il lui est "impossible d'être membre d'une organisation qui organise la *traque* de l'un de ses membres", il donne sa démission de l'Union des écrivains russes. En 1930, dans l'*Encyclopédie littéraire* soviétique, le roman de Zamiatine est désigné comme "un infect pamphlet contre le socialisme".

La suite est attendue : en juin 1931, Zamiatine, sur les conseils de Mikhaïl Boulgakov, écrira à Staline pour lui demander l'autorisation d'aller vivre, ne serait-ce que provisoirement, à l'étranger ; il partira, grâce à l'intervention de Gorki, pour mourir à Paris six ans plus tard, sans avoir renié son pays. Il participera, avec la délégation soviétique, au fameux Congrès international des écrivains pour la culture de 1935 à Paris, y retrouvant d'autres esprits indépendants – Pasternak, Babel – qui luttent, comme lui, pour pouvoir "continuer à travailler". Il aura le temps, en 1936, d'élaborer l'adaptation des *Bas-Fonds* de Gorki pour le film de Jean Renoir.

Une version complète de *Nous* en russe finira par paraître à New York en 1952. Mais pour que le livre soit officiellement accessible au lecteur russe, il faudra attendre la publication, en 1988, d'un volume d'*Œuvres* préparé par Marietta Tchoudakova et Evgueni Barabonov, aux éditions moscovites Naouka. C'est sur ce texte que se fonde la présente traduction.

Nous a été traduit en français en 1929, par l'entremise d'Ilya Ehrenbourg, au moment où la répression idéologique s'abattait sur Zamiatine. La traduction, signée B. Cauvet-Duhamel, publiée sous le titre *Nous autres*, est rédigée au passé de narration dans un français élégant. A-t-elle pris appui sur la traduction en anglais de 1924,

certaines sources le prétendent. Il est certain, en tout cas, qu'Ehrenbourg, pour engager la NRF à publier le livre, a donné comme référence l'édition anglaise de 1924, dont il a demandé à Zamiatine quelques exemplaires.

Le présent texte, tel que le découvre aujourd'hui le lecteur français, suffit à l'intéresser à l'histoire racontée : six siècles après notre époque, le monde civilisé s'est organisé en un "État Unitaire" dominé par la toute-puissance d'un "Bienfaiteur". Les hommes – des "Numéros" – y habitent un palais de cristal où tout est régulé, même et surtout l'activité sexuelle, et ils paient de leur vie le moindre écart à cet ordre établi. Le livre raconte une tentative de libération, exaltante – avortée.

On sait le parti qu'ont tiré de cet argument, au fil du xx^e siècle, les auteurs d'"anti-utopies". Pour ne citer que les deux plus célèbres (on nommera aussi Ira Levin, *This Perfect Day*) : Huxley, avec *Brave New World*, exploite l'idée zamiatinienne de la rationalisation des naissances et de la classification des êtres vivants ; Orwell (1984), loin de "plagier", comme on a pu le dire, le livre de son prédécesseur russe, entre en dialogue avec lui : il reprend exactement sa trame et son dénouement, en les déplaçant dans un contexte hideux et familier – celui d'une guerre froide universelle (le livre paraît en 1948) où la "novlangue" est, déjà, l'instrument d'une post-vérité. L'un comme l'autre – le second surtout – décrivent des mondes dysphoriques, très noirs, où l'homme définitivement abîmé doit s'interdire tout espoir.

Ehrenbourg, en janvier 1926, au moment où il projette de faire mettre *Nous* en traduction, écrit à Zamiatine pour l'en aviser, et fait sur le texte – par prudence peut-être? –, l'observation suivante : "[...] La tonalité du

livre m'est très proche (le romantisme, le refus du mécanique, etc.). Seul le rythme m'a étonné. Son caractère chaotique, son dynamisme excipent plutôt de la Russie de 1920 que de la ville de verre." Ehrenbourg a touché l'essentiel : le langage dans lequel est écrit le roman, loin de reproduire l'ordonnement des immeubles de verre, les fait voler en éclats. *Nous* est un texte habité par une voix – c'est le journal qu'écrit, dans l'angoisse, un homme du futur épris de "clarté" mais assailli par le chaos, un "Numéro" en passe de devenir individu, divisé et torturé par la montée en lui du désir, la découverte de la beauté du monde et les revendications d'une liberté qu'il ignorait. D-503, le mathématicien rationaliste, prétend léguer une apologie de l'État Unitaire, il en décrit la radicale destruction.

L'écriture porte cette destruction. Écriture active et déchirée, contemporaine du jeune cinéma et de la nouvelle peinture – rayonnisme ou cubisme : le heurt et l'entrechoc des mots, les échos, les lacunes, la phrase fracassée, la métaphore omniprésente récusent la finitude transparente et la régulation – tout l'ordre du monde utopique. Chez *Zamiatine*, l'écriture "moderniste", disruptive, relève d'un relativisme généralisé fondateur du xx^e siècle et proclame l'avènement de temps non-euclidiens. C'est elle qui rend présente, dans le roman, le désordre et le désir cherchant à entrer dans la cité. Elle concasse le langage, comme la femme fauteuse de troubles infléchit l'histoire. I-330 associe érotisme et libération politique ; O-90 accède à une maternité interdite. Toutes les deux montrent la voie au narrateur, l'homme sans mère soumis à un succédané de père – le dictateur –, en l'entraînant dans les sous-sols et les envers du monde. D-503, apôtre de la ligne droite, pressent, au fil du livre, que les temps de la géométrie plane sont révolus. Le rythme que

Zamiatine imprime à son texte dit un monde où la glace gonfle, craque et gronde éternellement et où toujours tournent des oiseaux noirs. Si, à la dernière page du livre, le héros cruellement décervelé, qui vient d'assister sans broncher à la torture de la femme aimée, promet, citant Lénine, le "triomphe de la raison", le lecteur, par anti-phrase, ne peut que souhaiter au contraire une victoire de la révolte sur le système, de Nietzsche sur Hegel et Marx.

Nous, anti-utopie prophétique qui anticipe toutes les glaciations du xx^e siècle, se lit comme un long poème sur le retour nécessaire des révolutions. Dans la triple alliance qu'il proclame entre la révolte politique, le désir de la femme et les mots en liberté, le roman se place à côté des grandes écritures poétiques russes du début du xx^e siècle, de la véhémence maïakovskienne, et tout particulièrement du vitalisme pasternakien dont le grand livre, *Ma sœur la vie*, est sous-titré : "Été 1917". En 1920, au moment où Zamiatine écrit *Nous*, la fièvre est retombée, l'élan déjà se brise, l'entropie est proche. Le soulèvement n'avait libéré qu'un instant une inventivité humaine trop vite confisquée par d'"aimables fonctionnaires", comme le dit avec une sombre ironie Alexandre Blok dans un discours testamentaire de janvier 1921.

Zamiatine a compris la menace. Son livre riposte en manifestant la puissance splendide, joueuse et terrible, de la créativité. Il met en rythme le combat toujours recommencé pour la maintenir vivante.

La présente traduction vise à faire entendre, dans les mots, cet appel tragique.

HÉLÈNE HENRY

NOUS

NOTE N° 1

DÉCLARATION. LA PLUS SAGE DES LIGNES. LE POÈME.

Je ne fais ici que recopier – mot pour mot – ce que publie aujourd’hui le *Journal officiel* :

Dans cent vingt jours, la construction de l’Intégrale sera achevée. Proche est l’heure historique où la première Intégrale s’élèvera dans l’espace universel. Il y a mille ans, vos héroïques ancêtres ont soumis le monde entier au pouvoir de l’État Unitaire. Vous avez devant vous un exploit encore plus glorieux : la résolution de l’équation infinie de l’Univers grâce à l’Intégrale, cette machine électrique de verre qui souffle le feu. Vous êtes destinés à soumettre au joug bienfaisant de la raison des êtres inconnus qui habitent d’autres planètes et sont peut-être encore en état de liberté primitive. S’ils refusent de comprendre que nous leur apportons un bonheur mathématiquement exact, notre devoir sera de les obliger à être heureux. Mais avant de recourir aux armes, nous essayons la parole.

Au nom du Bienfaiteur, à tous les Numéros de l'État Unitaire nous déclarons :

Que tous ceux qui s'en sentent capables composent des traités, des poèmes, des manifestes, des odes ou autres œuvres célébrant la beauté et la grandeur de l'État Unitaire.

Ce sera la première charge que transportera l'Intégrale.

Vive l'État Unitaire, vivent les Numéros, vive le Bienfaiteur!

J'écris – et je sens : j'ai les joues qui brûlent. Oui : résoudre la grandiose équation de l'Univers. Oui : redresser sa courbe primitive, en faire – asymptotiquement – une droite. Parce que la ligne de l'État Unitaire, c'est la droite. La grande, la divine, l'exacte, la sage ligne droite – la plus sage des lignes...

Moi, D-503, Constructeur de l'Intégrale, je ne suis que l'un des mathématiciens de l'État Unitaire. Ma plume accoutumée aux chiffres ne sait pas créer la musique des assonances et des rythmes. Je ne ferai qu'essayer de transcrire ce que je vois, ce que je pense, ou plutôt, ce que nous pensons (oui, nous, et ce "NOUS" sera le titre que je donnerai à ces notes). Mais ce sera le produit de notre vie, de la vie mathématiquement parfaite de l'État Unitaire, et s'il en est ainsi, cela pourra-t-il, de soi-même, sans que je l'aie voulu, être autre chose qu'un poème? Un poème : je le crois et je le sais.

J'écris et je sens : j'ai les joues qui brûlent. C'est sans doute ce qu'éprouve une femme quand pour la première fois elle perçoit en elle le cœur qui bat d'un petit être minuscule et aveugle. C'est moi et en même temps ce n'est pas moi. Et de longs mois il me faudra le nourrir de mon suc, de mon sang, puis l'arracher de moi dans la douleur, pour le déposer aux pieds de l'État Unitaire.

Mais je suis prêt, comme chacun d'entre nous – ou presque. Je suis prêt.

NOTE N° 2

LE BALLET. L'HARMONIE QUADRANGULAIRE. LE X.

Le printemps. Un vent venu d'invisibles plaines sauvages, au-delà de la Muraille verte, apporte la poussière jaune et miellée d'on ne sait quelles fleurs. Suave poussière qui dessèche les lèvres – on ne cesse d'y passer la langue – et sans doute toutes les femmes que l'on croise (les hommes aussi naturellement) ont les lèvres sucrées. Cela gêne un peu la pensée logique.

Mais ce ciel ! bleu profond, sans un seul nuage pour le souiller (quels goûts sauvages avaient les anciens, si leurs poètes pouvaient trouver l'inspiration dans ces amas de vapeur ineptes, indisciplinés, qui se cognent sottement). Ce ciel bleu, je l'aime lui et lui seul – et je suis sûr de ne pas me tromper en disant : “ nous ” l'aimons – ce ciel stérile, irréprochable ! Ces jours-là, le monde entier est coulé dans le même cristal éternel, irréfragable, dont sont faits la Muraille verte et tous nos édifices. Ces jours-là, on voit la profondeur bleutée des choses elles-mêmes, leurs équivalences encore inconnues, inouïes – on voit cela dans les détails les plus ordinaires, les plus quotidiens.

Un simple exemple. Ce matin, j'étais sur le chantier où l'on construit l'Intégrale, et tout à coup j'ai vu les machines-outils : yeux fermés, oublieuses de tout, tournaient les boules des régulateurs ; les marteaux

étincelants s'inclinaient à droite et à gauche ; le balancier remuait fièrement les épaules ; la vrille de la foreuse s'abaissait au rythme d'une musique silencieuse. J'ai vu tout à coup la beauté de ce grandiose ballet mécanique, baigné d'un léger soleil bleu.

Alors j'ai pensé à part moi : pourquoi est-ce beau ? Réponse : parce que c'est un mouvement contraint, parce que le sens profond de la danse consiste justement en cette sujétion esthétique absolue, cette contrainte idéale. Et s'il est vrai que nos ancêtres se livraient à la danse dans les moments les plus inspirés de leur vie – mystères religieux, parades militaires – cela ne signifie qu'une seule chose : que l'instinct de contrainte est depuis toujours organiquement inhérent à l'homme, et que nous, dans notre vie actuelle, nous ne faisons qu'y obéir consciemment...

Je vais devoir terminer plus tard : le numérateur a résonné. Je lève les yeux : O-90, bien sûr. Dans une minute elle sera là : elle vient me chercher pour la promenade.

O-90, ma douce ! J'ai toujours eu cette impression – qu'elle ressemble à son nom : dix centimètres au-dessous de la Norme maternelle – et toute modelée en rondeurs, et ce O rose – sa bouche – ouvert pour accueillir la moindre de mes paroles. Et aussi : cette fossette ronde, potelée, à son poignet – comme en ont les enfants.

Quand elle est entrée, mes mécanismes d'embrayage logique tournaient encore à fond, et, sur ma lancée, j'ai évoqué la formule que je venais juste de mettre au point, et qui comprenait à la fois : nous tous, et les machines, et la danse.

— C'est merveilleux. N'est-ce pas ? ai-je demandé.

— Oui, merveilleux. Le printemps...

Et O-90 m'a souri rose.

— Eh bien, on est servie... le printemps...

Elle, c'est le printemps qui l'intéresse. Les femmes...
Je me suis tu.

En bas. L'avenue est pleine de monde : par un temps pareil, nous utilisons généralement l'Heure privative d'après-déjeuner pour une promenade supplémentaire. Comme toujours, le Générateur de musique trompetait à pleins tubes la Marche de l'État Unitaire. À pas comptés, en rangs par quatre, battant solennellement la mesure, les Numéros avançaient – des centaines, des milliers de Numéros dans leurs Tenues d'uniforme bleutées, la plaque dorée sur la poitrine – immatriculation officielle de chacun et de chacune. Et moi – nous, tous les quatre – nous sommes l'une des vagues innombrables de ce flot puissant. À ma gauche, O-90 (si l'un de mes ancêtres hirsutes avait écrit cela il y a un millier d'années, il aurait sans doute ajouté un "ma" ridicule : "ma" O-90) ; à ma droite, deux Numéros inconnus, masculin et féminin.

La bénédiction du ciel bleu, et dans chacune des plaques d'identité de minuscules soleils enfantins, des visages que n'obscurcit aucune pensée folle... Les rayons – comprenez : tout est fait d'une matière unique, rayonnante, souriante. Et la cadence d'airain : "Tra-ta-ram. Tra-ta-ram", ces degrés cuivrés qui étincellent au soleil, et à chaque degré vous vous élevez plus haut, dans le bleu vertigineux...

Et alors, comme ce matin sur le chantier – avec la sensation que c'est la première fois de ma vie –, je vois tout : les rues immuablement rectilignes, le verre de la chaussée d'où giclent les rayons, les parallélépipèdes divins des demeures transparentes, l'harmonie quadrangulaire des alignements bleu-gris... Et j'ai l'impression que c'est moi, moi seul – il n'y a pas fallu des générations entières –, qui ai vaincu l'antique Dieu et la vie ancienne, c'est moi qui ai créé tout cela, et je reste planté comme une tour,

je ne bouge pas d'un pouce, afin que rien surtout ne vole en éclats, murailles, coupoles, machines...

Et puis, en un instant – un bond à travers les siècles, du plus au moins. Je me suis rappelé (une association par contraste sans doute), je me suis rappelé brusquement un tableau au musée : une de ces avenues qu'ils avaient au xx^e siècle, tout ce mélange étourdissant, la cohue confuse des gens, des roues, des animaux, des affiches, des arbres, des couleurs, des oiseaux... Et dire que tout cela a existé – a pu exister. J'ai eu l'impression d'une telle invraisemblance, d'une telle absurdité, que je n'ai pas pu m'en empêcher, j'ai éclaté de rire.

Et, aussitôt, venu de droite, en écho – un rire. Je me retourne : aveuglantes, blanches, extraordinairement blanches et aiguës, des dents, et un visage de femme inconnu.

— Pardon, dit-elle, mais vous examinez tout d'un air si inspiré, on dirait le Dieu de la mythologie au septième jour de la création. Je suis sûre que vous croyez que c'est vous, et personne d'autre, qui m'avez créée, moi aussi. C'est très flatteur...

Tout cela, sans le moindre sourire, et je dirais même, avec une sorte de déférence (peut-être sait-elle que je suis le Constructeur de l'Intégrale). Mais c'est curieux – dans ses yeux, dans ses sourcils – il y a comme une inconnue, un étrange X, c'est irritant, je n'arrive pas à m'en saisir, à l'exprimer en chiffres.

On ne sait pourquoi, je me trouble et, en m'emmêlant un peu, j'entreprends de motiver logiquement mon rire. Il est parfaitement clair que ce contraste, ce gouffre infranchissable entre aujourd'hui et alors...

— Mais pourquoi – infranchissable ? (Quelles dents blanches !) Un gouffre, on peut y lancer une passerelle. Imaginez seulement : le tambour, les bataillons, les soldats alignés – oui, cela aussi – et, par conséquent...

— Mais oui! C'est clair! c'est clair! s'écrie-t-elle (saisissante rencontre de pensées : elle, exposant – presque avec les mêmes mots que moi – ce que, avant la promenade, je disais dans mes notes).

— Comprenez : même les pensées. Cela, parce qu'aucun d'entre nous n'est “un”, mais “un parmi”. Nous sommes si semblables...

Elle :

— Vous êtes sûr?

Je vois l'angle aigu des sourcils redressés vers les tempes – comme les jambages aigus du X – et, je ne sais pourquoi, je me trouble encore ; je jette un coup d'œil à droite, un autre à gauche – et...

À ma droite, elle est là, fine, dure, flexible et ferme comme une cravache, I-330 (je vois son nombre matricule) ; à ma gauche – O, si différente, toute en courbes, avec sa fossette enfantine au poignet ; et, tout au bout de notre rangée de quatre, un Numéro masculin que je ne connais pas, avec une double courbure, une sorte de S. Nous sommes tous différents...

Cette I-330, à ma droite, a manifestement intercepté mon regard désemparé – et, dans un soupir :

— Oui... Hélas!

En fait, ce “hélas” est parfaitement approprié. Mais cette fois encore il y a sur son visage ou dans sa voix quelque chose qui...

Avec une brusquerie qui ne m'est pas habituelle – je relève :

— Pourquoi hélas? La science avance, et il est clair que sinon maintenant, du moins dans cinquante, cent ans...

— Même le nez...

— Oui, le nez – à présent, je crie presque. Des raisons d'envier, il y en aura toujours – peu importe lesquelles... Moi j'ai le nez en trompette, et cet autre à côté...

— Votre nez, il serait plutôt du genre “classique”, comme on disait autrefois. Mais vos mains... Vos mains, montrez voir vos mains!

Je ne supporte pas que l’on regarde mes mains : toutes couvertes de poils, velues – un atavisme inepte. Je tends une main, et, d’une voix aussi détachée que possible :

— Simiesques.

Elle a regardé mes mains, puis mon visage :

— Oui, une association des plus curieuses.

Elle m’a évalué du regard, comme sur une balance, et, au coin de ses sourcils, il y a ces angles aigus.

— Il est inscrit avec moi, a dit O-90, toute contente, ouvrant sa bouche rose.

Elle aurait mieux fait de se taire – c’était totalement incongru. Cette petite O... comment dire... la vitesse de sa langue est mal réglée, le flux de la parole à la seconde doit toujours être un peu plus lent que celui de la pensée, et surtout pas le contraire.

À l’extrémité de l’avenue, la cloche de l’Accumulateur a sonné dix-sept coups. L’Heure privative est terminée. I-330 repart avec le Numéro masculin en S. Il a un visage qui – comment dire – inspire le respect, et qui, je m’en aperçois maintenant, ne m’est pas inconnu. Je l’ai déjà vu quelque part – je ne sais plus où.

I-330, en guise de salut, me fait un de ses petits sourires en X.

— Venez faire un tour après-demain à l’amphithéâtre 112.

Je hausse les épaules :

— Si j’ai une convocation pour l’amphithéâtre que vous dites...

Elle affirme, avec une assurance incompréhensible :

— Vous l’aurez.

Cette femme avait produit sur moi un effet aussi désagréable qu'un nombre irrationnel qui se serait glissé dans une équation. Et j'ai été ravi de pouvoir rester, même un peu, seul avec cette gentille O.

Ensemble, bras dessus bras dessous, nous dépassons quatre avenues parallèles.

— J'aimerais tant venir vous voir aujourd'hui, baiser les stores. Précisément aujourd'hui, maintenant...

Et O, timidement, a levé sur moi ses yeux ronds, d'un bleu de cristal. Au coin, elle devait prendre à droite, moi – à gauche.

Elle est drôle. Que pouvais-je lui dire? Elle est venue pas plus tard qu'hier et sait aussi bien que moi que notre prochain jour sexuel est après-demain. C'est encore la même chose : la parole qui "précède la pensée", comme quelquefois (ce peut être dangereux) l'étincelle explose trop tôt dans le moteur.

En nous séparant, j'ai embrassé deux fois... non, je serai précis, trois, ses yeux merveilleux, bleus, que ne ternit aucun nuage.

NOTE N° 3

LE VESTON. LA MURAILLE. LES TABLES.

J'ai relu tout ce que j'ai écrit hier – je le vois bien : je n'ai pas été assez clair. Tout est, bien sûr, parfaitement clair pour n'importe lequel d'entre nous. Mais qui sait? Vous, inconnus qui lirez ces notes apportées par l'Intégrale, peut-être n'avez-vous lu le livre de la civilisation que jusqu'à la page qu'avaient atteinte nos ancêtres il y